

SOPHIE JOMAIN

Il était une fois...

Gâteau d'amour

ROMAN

POCHE
C
CHARLESTON

SOPHIE JOMAIN

GÂTEAU D'AMOUR

Après vingt et un ans à vivre sous l'emprise d'un homme influent et manipulateur, Annabelle a enfin réussi à surmonter sa peur et à le quitter. Depuis, elle savoure sa liberté retrouvée et s'est promis de ne plus jamais donner ce pouvoir sur elle à un homme.

Lorsque son amour de jeunesse refait irruption dans sa vie, les certitudes d'Annabelle volent en éclats... Car pour Antoine, elle a été et restera son unique amour.

Inspirée du célèbre conte *Peau d'âne* de Charles Perrault, une ode au respect et à la confiance, à l'amour éternel et à la résilience.

Figure incontournable de la scène littéraire francophone, **Sophie Jomain** a écrit plus de vingt-cinq romans allant de la littérature fantastique à la comédie en passant par le roman contemporain. Après *Cherche jeune femme avisée* et *D'un commun accord*, elle termine avec *Gâteau d'amour* sa série *Il était une fois...*, dans laquelle elle réinvente les contes de notre enfance.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-165-5



9 782385 291655

8,90 euros
Prix TTC France

Rayon : Littérature
française



www.editionscharleston.fr

GÂTEAU D'AMOUR

De la même autrice, aux éditions Charleston
M'asseoir cinq minutes avec toi, 2021
Les étoiles brillent plus fort en hiver, 2021
Les tortues ne fêtent pas Noël sous la neige, 2022
Les perce-neige s'éveillent sous les flocons, 2022
D'un commun accord, 2023
Sous le ciel d'Eagle Bay, 2024
Et viva la vida !, 2024

© E.J.L., 2019

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-165-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre
passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande atten-
tion pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu
de forêts gérées durablement.

Sophie Jomain

GÂTEAU D'AMOUR

Roman

J'ai

Lu

*À ce si joli soleil qui brille même
quand je ne le vois pas.*

PRÉCÉDEMMENT...

Clinique Saint-Roch

Antoine avait le sourire aux lèvres en quittant son bureau, cet après-midi-là. À partir de maintenant, il était en vacances pendant six semaines consécutives. Prendre d'aussi longs congés ne lui était jamais arrivé – en réalité, il n'en avait pas eu depuis deux ans, il n'attendait que ça. Il avait prévu de se terrer dans sa maison au bord de la Méditerranée et n'avait planifié ni sorties ni activités quelconques ; il passerait peut-être tout son temps à dormir, ou presque.

Avant de partir, il décida de dire au revoir à l'éminent Dr Cédric Berckin pour le narguer un peu. Il le savait sur le rush en permanence depuis que le comité d'administration avait annoncé le départ du directeur actuel. En temps ordinaire, Cédric ne comptait déjà pas ses heures, mais pour être bien vu de ses pairs, il les accumulait davantage et multipliait les occasions de faire rentrer de

l'argent dans les caisses de la clinique. L'argent, le nerf de la guerre ! Cédric était un excellent praticien, mais s'il était nommé à la tête de l'établissement, ce serait surtout pour ses incroyables facultés à séduire les donateurs. Aucun ne lui résistait.

Antoine prit l'ascenseur pour rejoindre le service de chirurgie orthopédique. Par habitude, il s'arrêta pour saluer la secrétaire de Cédric et en profita pour lui demander s'il était disponible ou en rendez-vous.

— Je vous déconseille de passer la porte de son bureau, l'avertit-elle.

Il fronça les sourcils.

— Pour quelle raison ? Il y a un problème ?

L'assistante remonta ses lunettes sur son nez.

— Il est en pleine discussion avec sa femme, enfin... en pleine dispute, plutôt.

Antoine plissa le front.

— Qu'en savez-vous ?

Elle haussa les épaules.

— On les entend depuis le couloir.

Antoine la remercia pour ces informations et, poussé par la curiosité, il décida de vérifier ce qu'on entendait précisément depuis ce fameux couloir, lequel était désert. Pas une infirmière, aide-soignante ou médecin n'avait pris le risque de rôder dans les parages, et on ne percevait pas un bruit. Pour le moment...

Il s'installa à un point stratégique, c'est-à-dire juste en face du bureau de Cédric, et attendit. La dispute ne tarda pas à éclater une nouvelle fois.

— Je te l'interdis ! gronda son ami d'une voix menaçante.

— Tu n'as pas ce pouvoir, Cédric, rétorqua Annabelle, visiblement hors d'elle.

— C'est ce que tu crois ! Ose, et je jure que je te détruirai !

— Je prends le risque !

Interloqué, Antoine attendit une réplique verbale qui ne vint pas. À la place, il perçut le bruit mat et étouffé d'un coup qu'on inflige. Tous ses cheveux se hérissèrent sur sa nuque. Sans réfléchir une seconde de plus, il fonça vers la porte et l'ouvrit à la volée. Ce qu'il découvrit le tétanisa dans l'embrasure. À genoux devant le bureau de son mari, ses longs cheveux blonds devant les yeux, Annabelle se cachait la joue d'une main tandis que Cédric se tenait à quelques pas d'elle, la respiration haletante et les poings serrés. Quand elle vit Antoine, elle se remit sur ses pieds, dévoilant un profil enflé et une lèvre fendue dont s'écoulait un filet de sang.

— Ton souhait va se réaliser, siffla-t-elle à son attention. Je rends sa liberté à ton merveilleux ami !

Elle se rua vers l'extérieur, le bouscula et partit en courant dans le couloir.

Totalement abasourdi, Antoine pivota vers Cédric. Écarlate, ce dernier avait du mal à contenir sa colère et observait l'oncologue avec une férocité qu'il ne lui connaissait pas. Puis le regard d'Antoine fut attiré par les minuscules taches rouges qui maculaient la blouse blanche du chirurgien. Du sang. Frais. Et qui appartenait à Annabelle. Celui d'Antoine ne fit qu'un tour.

Cédric Berckin venait de frapper son grand amour.

Il allait le tuer.

PROLOGUE

1997

— **J**e suis rentrée !
Annabelle claque la porte du pavillon et entre en trombe dans le salon.

— Tu ne devineras jamais la conversation que je viens d'avoir avec Cédric Berckin, c'était hallucinant... Maman ?

Aucune réaction. Évelyne Saulier est assise sur le vieux rocking-chair, elle se balance devant la baie vitrée, le regard perdu sur le jardin. Ses longs cheveux blonds dont le lustre faisait son succès jadis sont désormais ternes et abîmés. Sa peau est pâle et ridée, son visage émacié mangé par de lourdes cernes semblant ne jamais vouloir disparaître. Ses grands yeux brillent toujours d'un bleu profond, mais la tristesse les voile chaque jour davantage. Aujourd'hui, son expression est encore plus grave que d'habitude.

Annabelle pose son sac de sport par terre et rejoint sa mère.

— Que se passe-t-il ?

— L'institut Hermus vient de nous écrire, répond-elle d'une toute petite voix.

Annabelle est comme privée d'air. Il s'agit de Charles, son petit frère.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— Qu'il est admissible.

Annabelle manque laisser exploser sa joie en hurlant. Son frère a peut-être un espoir de guérison !

— Mais c'est merveilleux ! Charles est au courant ?

La quadragénaire ne sourit pas, elle, ce qui coupe la jeune fille dans son élan.

— Il y a un problème ?

— Nous devons réunir 200 000 francs, Annabelle.

L'annonce gronde tel un coup de tonnerre et finit par lui voler son sourire.

— 200 000 francs ? Pour... Quand ?

— Si j'accepte l'offre de l'institut, ton frère et moi devons partir pour l'Angleterre la semaine prochaine.

Annabelle se sent glacer de l'intérieur. La semaine prochaine ? Ils ne pourront jamais réunir autant d'argent en si peu de temps ! Ils sont piégés, Charles est piégé... Même si l'institut accepte de repousser l'accueil de son petit frère, du temps, ils n'en ont pas. Les Saulier vivent une course contre la montre, Charles affronte en duel la mort elle-même, et cette garce gagne tous les jours un peu plus de terrain. Elle ne se gênera pas pour le leur prendre plus tôt que prévu s'ils ne trouvent pas un moyen

rapide d'améliorer ses conditions de vie, à défaut de pouvoir le guérir...

La vie n'a pas gâté Charles, il n'a que dix ans et souffre de fibrodysplasie ossifiante progressive ; tels sont les termes barbares donnés à la maladie de l'homme de pierre. Les premiers symptômes sont arrivés sournoisement deux ans après sa naissance. Au fur et à mesure des années, les poussées sont de plus en plus violentes, lui ossifient les muscles, les tendons, les ligaments, le font souffrir et l'immobilisent chaque fois davantage. Charles est comme prisonnier d'un second squelette qui finira par le statufier pour de bon, le clouera sur un fauteuil roulant jusqu'à ce qu'il s'éteigne faute de pouvoir respirer.

On ne sait toujours rien des causes de la maladie, mais un nouveau programme de recherche est en cours et permettra de le soulager. Du moins, toute la famille Saulier le souhaite. Ils ont attendu avec beaucoup de patience qu'on leur dise qu'il était admissible aux derniers essais cliniques et, alors qu'un petit espoir montre le bout de son nez, l'argent fait obstacle ? C'est si injuste...

Annabelle serre les poings. Elle n'a plus assez de larmes pour pleurer, elle en a déjà tellement versé, et ses parents se battent pour paraître aussi solides que le roc. Hors de question qu'elle lâche prise, ils ont besoin de sa force et de son soutien.

Évelyne Saulier se lève pour faire face à sa fille, les mâchoires crispées.

— 200 000 francs, c'est le minimum. Le nouveau fauteuil roulant connecté de Charles nous coûtera à lui seul 70 000 francs. Quant aux frais inhérents aux premiers essais cliniques, ils s'élèveront à 130 000. Minimum.

Annabelle se passe une main dans les cheveux. Du haut de ses dix-neuf ans, elle n'a déjà que trop conscience du coût de la vie, lequel triplera en Angleterre.

— Nous ne vivons plus que sur le salaire de ton père, reprend Évelyne, et il faudra bien que je me loge sur place... Il ne peut pas tout prendre en charge et personne ne nous prêtera cet argent, nous sommes déjà si endettés...

La maladie de Charles a obligé sa mère à arrêter de travailler afin de s'occuper de lui à plein temps, et les frais médicaux sont de plus en plus importants. L'association qu'ils ont créée six ans plus tôt les aide beaucoup, mais elle ne suffit pas à recueillir les fonds nécessaires. Les aides gouvernementales non plus.

Évelyne fait quelques pas et se laisse tomber sur le canapé, accablée par tout le poids du monde. Elle est si légère que les coussins s'enfoncent à peine sous son poids. Elle baisse les paupières et contemple ses doigts, la gorge nouée.

— Mon petit garçon va mourir parce que nous n'avons pas de solution...

Le cœur d'Annabelle vole en éclats.

— Oh, maman...

Elle s'installe à côté d'elle et lui prend la main.

— Nous allons en trouver une. Je te le promets.

Annabelle ne fait jamais de promesses en l'air. Évelyne lève des yeux humides et pleins d'amour vers sa fille.

— Tu deviendras un brillant médecin, je n'en doute pas une seule seconde, mais pas suffisamment tôt pour sauver ton frère.

Annabelle comprime la main de sa mère entre ses doigts. Ce n'est pas son ambition d'embrasser la carrière de chercheur qui lui fait faire une telle promesse. Non, c'est autre chose de bien moins glorieux, mais ça, sa mère l'ignore. Elle n'en saura même jamais rien. Personne n'en saura jamais rien.

— Tu as mangé aujourd'hui ? s'enquiert Annabelle alors qu'elle connaît déjà la réponse. Si je te fais chauffer un peu de soupe, tu en boiras ?

Du potage, il y en a toujours ici. C'est que ce que Charles préfère manger. Pas seulement parce que c'est plus pratique pour lui et qu'il peut la boire seul, à la paille, mais parce qu'il aime vraiment ça.

— Je n'ai pas très faim, mais si je veux tenir le coup, je dois avaler quelque chose.

La force est ce qu'Annabelle admire le plus chez sa mère. Évelyne a conscience que s'il lui arrive quelque chose, si elle tombe malade, c'est le bien-être de Charles qui en pâtira ; aussi se bat-elle chaque jour pour tenir debout. Elle faiblit, mais se reprend quoi qu'il arrive.

Sylvain Saulier, le père d'Annabelle, n'est pas en reste, loin de là. Il travaille comme un forcené pour subvenir aux besoins de sa famille, cumule les heures, les jobs de week-end qui rapportent deux ou trois sous de plus. Annabelle ne connaît aucun homme aussi courageux que lui. Leur situation est un cercle vicieux. Si Évelyne n'était plus capable de s'occuper de Charles, Sylvain devrait arrêter de travailler et l'enfer dans lequel ils sont tous les quatre enfermés serait encore moins vivable qu'aujourd'hui.

Annabelle embrasse sa mère sur la joue et rejoint la cuisine afin de lui préparer un plateau. Elle n'en mangera que la moitié, mais ce sera déjà ça.

Évelyne remercie sa fille et boit quelques gorgées.

— Et toi, ma chérie ? Qu'est-ce que ce Cédric t'a raconté ? Il est toujours amoureux ? Antoine ne va pas être content.

— Des bêtises, comme d'habitude, élude Annabelle. Je vais voir Charles !

— Annabelle, attends...

Le cœur de la jeune fille se met à battre plus fort. Elle n'a pas envie que sa mère insiste, elle serait obligée de lui mentir.

— Dix ans d'écart, ça fait beaucoup, ma chérie.

— À peine deux ans de plus qu'entre papa et toi, rétorque-t-elle en sortant de la pièce.

Annabelle longe le couloir jusqu'à la chambre de Charles. Il a toujours besoin de se reposer une petite heure l'après-midi avant ses exercices avec le kiné. La jeune femme sait combien les séances sont éprouvantes pour lui, elle veut l'encourager avant de repartir à la fac, et surtout, l'embrasser. Ce qu'elle ne manque jamais de faire, parce qu'aussi triste que soit la réalité, Annabelle n'est jamais sûre qu'il sera encore en vie lorsqu'elle rentrera.

Un enfant sur deux millions seulement est touché par la fibrosdypasie, et il a fallu que ça tombe sur Charles, alors qu'Annabelle n'a jamais rien contracté de plus grave qu'une grippe. Malgré elle, c'est la culpabilité qui l'a poussée à entreprendre des études de médecine. Peut-être aura-t-elle un jour l'occasion de se racheter d'être née en si bonne santé ? Elle l'espère de toute son âme.

— Maman t'a mise au courant ? demande Charles lorsque sa sœur pénètre dans la chambre.

Elle referme la porte derrière elle et s'approche avec un petit sourire triste.

— Oui...

Charles a du mal à marcher sans aide, mais il peut encore se redresser quand il est allongé, ce qu'il ne manque pas de faire pour accueillir sa sœur. Il s'adosse à la tête de lit et remonte la couverture sur son corps chétif. Charles est grand, mais sa maladie l'empêche de grossir en conséquence.

— Ce n'est pas grave, dit-il en haussant les épaules. L'institut donnera la place à quelqu'un d'autre.

Annabelle a envie de pleurer, mais elle se retient. Il n'y a pas une once d'amertume dans la voix de son frère. Il énonce un fait, c'est tout, et Annabelle pourrait jurer qu'il se réjouit pour le futur heureux élu.

— Ils ne la donneront à personne, lui certifie-t-elle en s'asseyant sur son lit. Cette place, elle est pour toi. Tu l'as attendue assez longtemps.

Il gratte sa jolie tête blonde. Car chez les Saulier, tout le monde se pare d'une chevelure couleur miel – et d'un regard bleu. Enfin, Sylvain Saulier est à moitié chauve, il ne peut plus en dire autant ! À son grand dam.

— Je n'ai pas peur de mourir, tu sais, annonce soudain Charles.

Ce qui a l'effet de frigorifier Annabelle.

— Eh bien moi, j'ai peur que tu meures.

— Pourquoi ?

Annabelle sourit et lui caresse les cheveux.

— Parce que si tu meurs, tu emporteras la moitié de mon cœur et je ne survivrai pas bien longtemps.

Charles roule des yeux.

— N'importe quoi !

Il se penche un peu et attrape sa montre sur la table de nuit.

— Tu veux bien me la mettre ?

La motricité fine l'a quitté depuis longtemps, mais Charles dit à qui veut l'entendre qu'il voit là un bon moyen de se faire servir. Il n'en pense rien, mais c'est un petit garçon courageux et positif. Annabelle le prend souvent en exemple.

Elle l'aide à attacher le bracelet et vérifie l'heure.

— Le kiné va arriver d'une minute à l'autre, je t'aide à monter dans ton fauteuil ?

— Non, appelle maman. Il faut que je fasse pipi et je n'ai pas envie que tu voies mon...

Annabelle éclate de rire.

— Ton petit oiseau, je l'ai déjà vu des centaines de fois, gros nigaud !

Charles rougit jusqu'aux oreilles.

— Oui, mais à l'époque, il était tout petit.

— Et je parie que c'est toujours le cas.

— Même pas vrai ! s'offusque Charles. Maintenant, va chercher maman.

Annabelle referme la porte de sa chambre, ferme les yeux et prend une profonde inspiration.

Comme elle l'aime, ce gamin... Elle ferait n'importe quoi pour lui. S'Il existait vraiment, Dieu lui en serait témoin : ce soir, Annabelle réglera tous leurs problèmes. Ce soir, elle acceptera l'offre que lui a faite Cédric Berckin.

Antoine, son grand amour, aura le cœur brisé et le sien saignera, mais Charles vivra encore un peu. Rien n'est plus important.

Vingt et un ans plus tard

— **N**e bougez pas, madame Lilas, je vais vous aider.

Annabelle sort du bus la première. Elle se positionne devant les marches et offre le bras à la vieille dame à laquelle elle tient compagnie plusieurs demi-journées par semaine depuis un peu plus d'un mois.

— Merci, ma chère, je suis traitée comme une reine avec vous.

Annabelle sourit. Mme Lilas est une nonagénaire délicieuse et pleine de vie. À quatre-vingt-onze ans, coquette, maquillée et toujours tirée à quatre épingles, elle se rend partout pour peu qu'elle soit accompagnée. Il est très difficile de résister à son charme comme à sa bonne humeur. Mme Lilas est ce genre de personne âgée que tout le monde rêve d'être plus tard et Annabelle ne fait pas exception

à la règle : dans ses vieux jours, si c'est possible, elle aimerait vieillir aussi bien qu'elle.

— Faites attention, les trottoirs sont humides, je ne voudrais pas que vous fassiez une mauvaise chute.

— Je risque surtout de m'envoler avec tout ce vent ! s'amuse Mme Lilas en prenant appui sur sa canne en bois de rose. J'ai toujours détesté le mois de novembre.

Il est vrai que Mme Lilas est frêle. Mais par chance, l'arrêt n'est pas très éloigné de la place Louis-Lépine où elles doivent se rendre. Elles n'auront pas à marcher beaucoup.

— Que souhaitez-vous faire en premier, madame Lilas ? La cathédrale ou le marché aux fleurs ?

Visiter un endroit populaire de Paris est le rituel du vendredi matin.

La vieille dame raffermit son bras autour de celui d'Annabelle et, de son autre main, lui tapote le biceps avec affection.

— Ce qui me ferait plaisir, Annabelle, c'est que vous m'appeliez Albertine.

Annabelle sourit avec sincérité.

— Eh bien, si vous m'y autorisez, ce sera avec plaisir... Albertine.

La joie se dépeint sur le visage ridé de cette dernière et remplit le cœur d'Annabelle d'une douce chaleur. Depuis un peu plus de deux mois, elle travaille pour une agence de services à la personne et officie en tant que dame de compagnie auprès de personnes âgées. Elle les aide à faire leurs courses, les emmène se balader au parc, ils boivent du thé à s'en faire éclater la vessie et Annabelle les écoute raconter leurs souvenirs de jeunesse en épluchant leurs vieux albums photo.

Annabelle a quitté son futur ex-mari pendant l'été, début juillet, et s'est retrouvée sans argent, il lui a donc fallu chercher un emploi de toute urgence ; Cédric ne lui verse pas un centime. Toutefois, elle n'a pas choisi cette profession par contrainte, c'est l'envie de partager qui l'a poussée, et même si elle n'en récolte qu'un maigre salaire, en aucun cas elle ne regrette son choix. Elle a passé les vingt dernières années de sa vie à faire semblant de se complaire dans le rôle de femme de chirurgien coté. Aujourd'hui, elle se sent enfin utile. La relation qu'elle entretient avec chacun de ses petits vieux lui rappelle combien la vie est riche et mérite d'être vécue. Et vivre, c'est tout ce à quoi elle aspire, désormais.

Albertine force sur le bras d'Annabelle, signe qu'elle s'apprête à dire quelque chose. Annabelle la côtoie depuis quelques semaines seulement, mais a l'impression de la connaître depuis une éternité. Albertine Lilas a tout un tas de tics qui la font beaucoup rire. Si elle a soif, elle sort le bout de sa langue à intervalles réguliers. Si elle a faim, elle se frotte l'estomac. Et quand elle a sommeil, elle pince très fort les lèvres et gonfle les narines pour éviter de bâiller. Albertine est sans doute la plus dynamique de ses usagers. Par exemple, elle considère que, pour prendre un bon coup de vieux, il n'y a rien de tel que se mettre à faire la sieste tous les jours. Annabelle l'aime vraiment beaucoup. Albertine Lilas ne ressemble à personne et lui apporte la chaleur dont elle a tant manqué ces dernières années.

— J'avais une fille, le saviez-vous ? Vous me faites penser à elle, Annabelle. Oh, Ghislaine était bien

moins jolie que vous, mais possédait les mêmes cheveux blonds soyeux.

« Était », « possédait »... La plupart des parents ne voient pas mourir leurs enfants, mais Albertine approche des cent ans. Annabelle songe à tout ce que la nonagénaire a dû vivre, à tout ce qu'elle a vu, à la richesse de son passé, et ose la question découlant de cette confidence :

— J'ignorais que vous aviez une fille, Albertine. Est-elle décédée il y a longtemps ?

Un sourire triste s'étire sur le visage de Mme Lilas.

— Une éternité, et de la plus belle et dramatique des façons : en donnant naissance à mon petit-fils, Jacques. Elle aurait eu soixante-quatorze ans le mois dernier, Jacques en a cinquante-cinq.

Cinquante-cinq ans, et pourtant, au ton de sa voix, Albertine semble toujours le considérer comme l'enfant qui peuple ses souvenirs.

— Vous le voyez souvent ?

— Non, trop rarement. Il habite à l'autre bout de la France. Marseille ! Et vous, mon petit, vous avez des enfants ? demande Albertine alors qu'elles s'arrêtent au passage piéton.

Un sentiment d'impuissance envahit Annabelle comme chaque fois qu'on lui pose la question. Elle n'a jamais eu voix au chapitre, elle est stérile, et Cédric a toujours refusé d'adopter. Annabelle aurait pu insister et le mettre au pied du mur, mais la vérité est qu'elle a pris très peu de décisions dans sa vie. Sa situation, ses choix passés ne lui ont jamais permis d'être libre de décider quoi que ce soit. Jusqu'à aujourd'hui... Mais à quarante ans, elle se trouve trop vieille pour devenir maman. Même si d'aucuns affirment qu'on lui donne dix ans de moins. Ce

qui l'a toujours fait sourire, car peu importe l'apparence, finalement, on a toujours l'âge de ses os.

— Non, Albertine, finit-elle par répondre, je n'en ai jamais eu l'occasion.

La vieille dame est aussi subtile qu'intelligente, profondément empathique aussi, elle comprend les regrets dans la voix d'Annabelle et change de sujet.

— Je vais rapporter un pot d'hibiscus rouges.

— Mais... ce n'est pas du tout la saison.

— Pour les fleurs artificielles, il n'y a pas de saison, ma chère !

— Pour la poussière non plus...

Loin de s'en faire, la vieille dame s'accroche à son idée.

— C'est pourquoi j'ai une femme de ménage. Allons au marché aux fleurs. Ensuite, nous irons boire un chocolat chaud.

Inutile d'insister, Albertine aura toujours le dernier mot. Le privilège de l'âge...

Lorsqu'elles atteignent la place Louis-Lépine, il se met à pleuvoir des cordes. Mme Lilas ne s'en laisse pas conter et offre son parapluie à Annabelle. Dessous, il y a de la place pour accueillir au moins trois personnes. Elles se promènent une petite demi-heure dans les allées, il n'y a pas grand monde, puis dégotent quelques cactus ornementaux pour Albertine qui n'a trouvé aucune plante artificielle. Enfin, comme le vent souffle de plus en plus fort, elles décident d'aller se réfugier dans un salon de thé.

Il y fait chaud, l'endroit est accueillant avec ses fauteuils en velours de toutes les couleurs, ses tables basses baroques et ses photos des années 1930 accrochées aux murs. Des portraits, des clichés de famille,

de vieilles théières exposées sur des étagères, des guéridons habillés de napperons... Annabelle a presque l'impression de se trouver chez Albertine. D'ailleurs, cette dernière ne s'y trompe pas.

— On se croirait à la maison ! s'exclame-t-elle en s'installant dans un confortable canapé vert bouteille. Si j'avais su, j'aurais apporté mon ouvrage. Vous tricotez, Annabelle ?

— Pas du tout. Mais ma grand-mère m'avait appris à crocheter lorsque j'étais petite. J'ai tout oublié.

Le visage d'Albertine s'illumine.

— J'ai encore de bons yeux, je pourrais vous apprendre, qu'en dites-vous ?

Annabelle lui promet qu'elles essaieront lors de leur prochain rendez-vous.

La spontanéité des personnes âgées est sans doute ce qu'Annabelle préfère dans son travail. Remplir le temps qui leur reste à vivre est tout ce qu'il leur importe, et lorsque, comme Albertine Lilas, ils ont la chance d'être en excellente santé, ils sont prêts à faire des tas de choses. Annabelle ne s'ennuie pas une seconde avec eux.

Albertine accompagne son chocolat chaud d'un éclair au café, sa pâtisserie préférée. Elle se moque comme d'une guigne d'être à une heure du repas de midi, elle le déguste dans un silence presque religieux pendant qu'Annabelle boit du thé. Quand elle en a avalé la dernière gorgée, la vieille dame sonde Annabelle de ses grands yeux bleus, si clairs, qu'on pourrait presque voir à travers.

— Vous ne portez pas d'alliance, fait-elle remarquer.

Ce n'est pas le sens de l'observation qui lui manque. Et c'est la deuxième fois que Mme Lilas ose une question personnelle. Tout ça en une matinée. Jusque-là, Annabelle ne s'est jamais épanchée sur sa vie privée, mais aujourd'hui, parce qu'Albertine s'est confiée à elle à propos de sa fille décédée, elle a envie de s'ouvrir un peu à son tour.

— Je me suis séparée de mon mari.

— Ce sont des choses qui arrivent. J'ai perdu le mien très tôt, peu de temps après la naissance de notre fille, mais je me suis toujours dit que si ça n'avait pas été le cas, je l'aurais quitté avec pertes et fracas !

Annabelle sourit.

— Il était difficile à vivre ?

— Oh, non ! Lucien était tout ce qu'il y a de plus gentil, même un peu trop. Il était, disons, plus attaché à sa mère qu'à moi et ne manquait pas de courir vers elle dès qu'elle en avait besoin. C'est-à-dire tout le temps ! Il est mort d'une mauvaise grippe alors que Ghislaine venait d'avoir un an. Et vous, ma chère Annabelle, qu'a fait votre mari pour que vous décidiez de reprendre votre liberté ?

Annabelle ne peut s'empêcher de sourire avec amertume. La liberté... Albertine n'aurait pas pu trouver un mot plus juste.

Donc, qu'a bien pu faire Cédric pour qu'elle s'en aille ? Il l'a couverte de bijoux, de vêtements somptueux, l'a emmenée dans les plus beaux endroits du monde et lui a fait découvrir le Paris de la noblesse et de la bourgeoisie la plus enviée. Grâce à lui, elle a côtoyé des stars de cinéma, de la chanson, elle a déjeuné et dîné à la table de quelques grands hommes politiques, elle a rencontré les